

## INTRODUCTION

### (Type) et situation du texte

- (Très facultatif, et pas plus de 2 ou 3 phrases : **éléments sur l'époque, l'auteur, l'œuvre**)
- (Moins facultatif, mais éventuellement très très court : **Type du texte**). Ici il y a juste à dire que c'est un extrait de roman. Il n'est pas interdit de dire qu'il s'agit de discours rapportés, qui passe d'un monologue intérieur à un véritable dialogue, où Griefx s'adresse à Lescaux. [Mais si ce n'est pas dit ici, il sera quasi indispensable de le dire quelque part : c'est un élément essentiel pour comprendre l'extrait]. (Très obligatoire) : **Situation du texte**. Voir ci-dessous, deux possibilités : une version longue (environ une minute) et une version courte (une demi-minute).

### Version longue

MÉTHODE – On remarquera que les premières lignes évoquent en gros les vingt pages qui précèdent l'extrait, les lignes suivantes évoquent plus précisément les cinq ou six paragraphes qui le précèdent, et que les dernières lignes résument le début du paragraphe d'où est extrait le texte : on résume de plus en plus précisément à mesure qu'on s'approche du texte.

L'extrait que nous étudions se situe dans la première partie du roman, après que Griefx se fut fait tricheur afin de pourvoir aux dépenses et aux plaisirs de Manon, sous l'influence de Lescaut, le frère de l'héroïne. Mais après la première catastrophe de l'incendie qui leur fit perdre leur maison à Chaillot, et l'argent qu'elle abritait,

ils viennent de se faire voler à nouveau leur argent par un couple de leurs domestiques. Manon s'est évaporée avec son frère, laissant une lettre à Griefx lui annonçant qu'elle allait se faire courtisane à nouveau. Griefx est abasourdi; Lescaut revient, en se prétendant le messenger de Manon. Manon est en train de se livrer à un riche aristocrate, M. de G... M...; mais Lescaut propose aussi à Griefx de se faire passer pour le frère cadet de Manon, de sorte que G... M... l'entretienne lui aussi et qu'il profite ainsi de son argent... et qu'il deviendrait ce qu'on appelle au XVIII<sup>e</sup> siècle le « greluchon » de Manon, c'est-à-dire en même temps son amant et son souteneur.

Griefx alors, doublement abasourdi, s'assoit et rêve à son sort. Il vient de se souvenir du temps de « l'innocence » qu'il a vécue avant de rencontrer Manon.

Résumé du début du roman, et surtout de ce qui précède d'un peu loin : les §§ 28-52 (= partie que j'ai appelée « Lescaut, le frère »)

Résumé des paragraphes immédiatement précédents (§§ 53-58, qui sont au début de « La tentative d'escroquerie sur G... M... »)

Résumé du début du § 59

*Version courte*

Manon et Grioux viennent de se faire voler leur argent. L'héroïne du roman s'est ensuite évaporée avec son frère, en laissant une lettre à Grioux lui annonçant qu'elle allait se faire courtisane à nouveau. Lescaut est revenu et raconte que Manon est en train de se livrer à un riche aristocrate; mais Lescaut propose aussi à Grioux de se faire passer pour le frère cadet de Manon, de sorte qu'il soit lui aussi entretenu... et qu'il deviendrait en même temps l'amant et le souteneur de Manon. Grioux alors, abasourdi, s'est assis et rêve à son sort. Il vient de se souvenir du temps de « l'innocence » qu'il a vécue avant de rencontrer Manon.

**(Assez obligatoire) Thème & idée générale du texte**

Grioux se décide à accepter de devenir le greluchon de Manon.

**(Assez obligatoire) : Tonalité, çàd problématisation**

Quel est l'effet produit par une l'expression d'une telle idée? Quel est l'intérêt à priori de l'expression d'une telle idée? Qu'est-ce donc qu'on va chercher à travers l'étude de ce texte? Ici, l'on peut dire que c'est une idée très intéressante en elle-même : elle suscite à la fois le sourire et le scandale; on peut se demander quel est le sens moral d'un tel revirement, dès lors que Prévost prétend, dans son « Avis de l'auteur » à l'édification morale du lecteur, quelles réflexions il amène sur ce qu'est la passion amoureuse; on peut se demander aussi ce qui l'emporte, entre compassion et mépris pour un tel personnage, ou, mieux encore, comment Prévost ballote le lecteur entre compassion et mépris pour Grioux.

## LECTURE EXPRESSIVE

On peut considérer que la **lecture expressive** est un premier élément de réponse au problème posé ; ainsi, on peut être dans l'idée de chercher autre chose que des platitudes : on n'a plus à chercher quel est le thème, l'idée générale du texte. Dès la lecture expressive, on est déjà en train de chercher pourquoi la façon d'exprimer cette idée générale est particulièrement intéressante. [Ici, il importera particulièrement de faire entendre le ton plaintif et tourmenté dans la première partie ; de marquer fortement la rupture entre les deux parties, par des silences et par un changement de ton pour le changement d'avis, par un changement de voix quand Grioux commence à parler à haute voix à Lescaut. (Cf. l'analyse du plan ci-dessous)]

(Parenthèse préalable pour les élèves dont le niveau n'est pas suffisant pour comprendre aisément le texte : vous en trouverez [ici une traduction en français facile](#) pour le découvrir sans avoir à affronter trop de difficultés de vocabulaire, de syntaxe et de conjugaison.)

<sup>1</sup>Par quelle **fatalité**, disais-je, suis-je devenu si criminel ? <sup>2</sup>L'amour est une **passion** innocente ; comment s'est-il changé pour moi en une source de misères et de désordres<sup>A</sup> ? <sup>3</sup>Qui<sup>B</sup> m'empêchait de vivre tranquille et vertueux<sup>C</sup> avec Manon ? <sup>4</sup>Pourquoi ne l'épousai-je<sup>D</sup> point avant que d'obtenir rien<sup>E</sup> de son amour ? <sup>5</sup>Mon père, qui m'aimait si tendrement, n'y aurait-il pas **consenti** si je l'en eusse pressé<sup>F</sup> avec des instances<sup>G</sup> légi-

- 
- A. DÉSORDRES — Il faut bien comprendre ici que les désordres sont d'ordre moral : il faut comprendre « débauche, dérives, travers... », tout ce qui fait que la vie n'est plus en ordre au plan moral.
- B. QUI — Attention : le pronom interrogatif « qui » en français classique, quand il est sujet du verbe, ne désigne pas forcément un être animé (« quelle personne ? »), mais peut désigner une chose (« quelle chose ? »), et équivaut au français moderne « qu'est-ce qui »
- C. VERTUEUX — il faut absolument bien maîtriser le sens de cet adjectif : « plein de vertu », c'est-à-dire « honnête, pur, chaste, moral, irréprochable, sage », au contraire de « débauché, dépravé, immoral, pervers, vicieux ».
- D. ÉPOUSAI-JE — il faut repérer ici que le verbe *épouser* est conjugué au passé simple. Si l'on mettait la phrase à la 3<sup>e</sup> personne, cela donnerait « Pourquoi ne l'épousa-t-il pas ? »
- E. RIEN — attention à bien comprendre le sens ici de ce pronom indéfini, qui a ici un sens positif : « quelque chose, n'importe quoi, quoi que ce soit ». Il est bon pour cela de savoir qu'il est issu du latin *rem*, qui veut dire « chose », et qu'on retrouve dans *république*, « la chose publique ». « Ne rien faire », à l'origine, cela signifie « ne pas faire *une chose* », c'est-à-dire « ne pas faire *la moindre chose* ».
- F. J'USSE PRESSÉ — il faut absolument comprendre le sens du verbe *presser* ici : « pousser, inciter, harceler, mettre la pression sur quelqu'un ». Il faut d'autre part repérer le subjonctif plus-que-parfait qui a une valeur d'irréel du passé. Il faut comprendre ce que signifie « irréel du passé », et savoir que « je l'eusse pressé » équivaut à « je l'aurais pressé », mais en signifiant encore plus vivement que cette hypothèse relève de l'impossible, est complètement hors de la réalité possible.
- G. INSTANCE, *n. f.* — fait de demander instamment, en pressant vivement : « demande insistante, requête, sollicitation, prière, supplique ».

times<sup>H</sup>? <sup>6</sup>Ah! mon père l'aurait chérie<sup>I</sup> lui-même comme une fille charmante, trop digne d'être la femme de son fils; je serais<sup>J</sup> heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon père, avec l'**estime** des honnêtes gens, avec les **biens** de la **fortune** et la tranquillité de la **vertu**. <sup>7</sup>Revers<sup>K</sup> **funeste!** <sup>8</sup>Quel est l'**infâme** personnage qu'on vient ici me proposer? <sup>9</sup>Quoi! j'irai partager... <sup>10</sup>Mais y a-t-il à **balancer**, si c'est Manon qui l'a réglé<sup>L</sup> et si je la perds sans cette **complaisance**? <sup>11</sup>« Monsieur Lescaut, m'écriai-je en fermant les yeux comme pour écarter de si chagrinentes réflexions, si<sup>M</sup> vous avez eu **dessein** de me servir, je vous rends grâces<sup>N</sup>. <sup>12</sup>Vous auriez pu prendre une **voie** plus honnête; mais c'est une chose finie<sup>O</sup>, n'est-ce pas? <sup>13</sup>Ne pensons donc plus qu'à profiter de vos **soins** et à remplir votre promesse. »

## DÉVELOPPEMENT

### Plan du texte et commentaire de ce plan

- (Très obligatoire) : **Plan du texte** (ou, comme je suis habitué à le dire, *le mouvement du texte*, ou, comme le disent certains collègues, *les mouvements du texte* : peu importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse). Ici, il importe de voir que l'extrait est marqué par la rupture qu'expriment les phrases 7 à 10, de « Revers funeste » à « complaisance? », autour desquels s'articulent d'une part les regrets initiaux dans les phrases 1 à 6, de « Par

- 
- H. LÉGITIME, *adj. qual.* — il faut maîtriser le sens de cet adjectif, et savoir le distinguer de « légal, légale ». Il signifie « juste, raisonnable, normal... », et fait référence à la justice naturelle, à la morale et plutôt qu'à la Justice institutionnelle et à ce qu'on appelle en philosophie le « droit positif ».
- I. AURAIT CHÉRIE, *v. t.* — Il faut évidemment maîtriser le sens du verbe *chérir* : « tenir quelqu'un ou quelque chose pour cher, l'aimer, lui accorder du prix, de la valeur ». Il faut d'autre part savoir l'analyser : il s'agit un conditionnel passé à valeur d'irréel du passé : Griefx imagine ce qui aurait pu se passer. Il faut enfin comprendre l'orthographe du participe passé, qui s'accorde avec le complément d'objet direct placé avant le verbe : « la », sous la forme de « l' », parce que l'-a — est élidé avant la voyelle -au-, et qui représente Manon Lescaut.
- J. SERAIS — il est indispensable ici de repérer le conditionnel présent, en le distinguant bien de l'indicatif futur « serAI » ; il faut absolument repérer sa valeur d'irréel du présent, due à la valeur fondamentale d'imaginatif du conditionnel. Il sera de même très important de repérer dans la phrase 9 qu'au contraire « irai » n'est pas au conditionnel, mais bien à l'indicatif futur. [Notez qu'il est de bon aloi, pour apprendre à les distinguer naturellement, y compris à l'oreille, de prononcer le futur « irai » [ire] = « -iré », et le conditionnel présent « irais » [ire] = « -irè ».]
- K. REVERS, *n. m.* — Un revers, c'est d'abord un revers de fortune, c'est-à-dire un renversement, un retournement, un revirement dans le mauvais sens; c'est donc un « échec, malheur, défaite, catastrophe, infortune... »
- L. RÉGLER, *v. t.* — ici, « organiser, arranger, décider ».
- M. SI, *conj. de sub.* — comme « si » est ici suivi de l'indicatif passé composé, il équivaut pratiquement à « puisque » : ce n'est pas une hypothèse mais un constat. C'est d'ailleurs exactement la même chose dans la phrase 10.
- N. RENDRE GRÂCES à quelqu'un de quelque chose, « le remercier vivement ».
- O. UNE CHOSE FINIE, « une chose, une affaire, décidée, arrêtée définitivement ».

quelle fatalité » à « la vertu », et d'autre part, l'expression positive de sa décision dans les phrases 11 à 13, de « Monsieur Lescaut » à la fin, « remplir votre projet. »

- (Éventuellement) : **Projet de lecture, qui découle de (très conseillée) l'analyse du plan du texte, qui revient à la première remarque pertinente à formuler dans l'explication de texte.** Ici, il importe de dire que le texte est frappant du fait de la brutalité de la rupture : l'on voit d'abord Grioux plongé dans une rêverie sentimentale moralisante et méditative qui pourrait attirer la compassion ; puis on le voit céder d'un seul coup à la veulerie et à la débauche la plus effrénée proposée par Lescaut.

### Une touchante et ridicule rêverie (1-6)

1) La rêverie dans laquelle Grioux est plongé, dans les phrases 1 à 6, est tout à fait saisissante. En effet, il faut bien comprendre la situation : Lescaut est auprès de lui, et il l'accable de questions, et surtout de sa pressante demande, alors que Grioux, assis et sans doute immobile, comme pétrifié, se tait et après avoir rêvé à son passé, il rêve à un bonheur imaginaire. Cet assez long arrêt dans la narration, cette plongée dans les rêveries de Grioux a un triple intérêt : d'abord, il peut susciter la compassion du lecteur à l'égard de Grioux ; ensuite il peut susciter son mépris à l'égard de sa faiblesse ; enfin et surtout, il peut l'amener à s'interroger sur le fonctionnement de l'âme humaine, sur ses tortueux plis et replis.

- **Il peut être bon ici d'expliquer** pourquoi il faut interpréter le « disais-je » de la phrase 1 comme « disais-je en moi-même ». Un peu plus haut dans le paragraphe, Grioux a dit qu'il « [demeura] longtemps sans répondre » ; l'indicatif imparfait marque qu'on est bien dans l'image imaginée et non dans le récit de ce qui se passe : s'il s'était adressé à Lescaut, on aurait eu un passé simple : « dis-je ». Enfin, l'on voit bien que ce « disais-je » s'oppose au « m'écriai-je », au passé simple, de la phrase 11, au début de la troisième partie de notre texte, quand Grioux finit par s'adresser explicitement à son interlocuteur.

2) La première des phrases que nous étudions, « Par quelle fatalité [...] suis-je devenu si criminel ? » est frappante dans la mesure où elle suscite un double sentiment : d'une part, on ne peut éprouver que de la sympathie à celui qui se reconnaît « criminel » et paraît le regretter ; d'autre part, on peut être profondément agacé par celui qui rejette la faute de ses crimes sur la « fatalité », pour ainsi un peu facilement s'en dédouaner. Il y a en somme une forme d'opposition — d'antithèse, pour utiliser un mot savant — entre deux formes de lamentation : l'une qui s'attaque à soi-même, et l'autre qui s'attaque à la fatalité.

- On pourrait approfondir cette analyse en observant comment le double mouvement d'auto-justification et de remords sincères s'articule dans une telle phrase : l'utilisation d'un verbe d'état comme « devenir » fait que l'action de se transformer, de

changer, n'est plus véritablement une action : si « je » est le sujet du verbe *devenir*, il n'en est pas vraiment l'agent : la responsabilité est ainsi rejetée sur ce qui remplit la fonction de complément de cause : « la fatalité ».

- On pourrait aussi la préciser de façon plus concrète en proposant une application concrète de cette interprétation : l'opposition de ton entre le début de la phrase, plus plaintif, et la fin, plus sévère et accusatrice pourrait être marquée dans la lecture expressive.

3) La forme qu'adopte cette première phrase, de même que les quatre suivantes, celle d'une question, est elle aussi particulièrement intéressante. Encore une fois, elles font de Grioux un personnage à la fois sympathique et agaçant. Il est sympathique parce qu'en se posant des questions, il n'apparaît pas comme prétentieux : il s'écarte de l'impudence de celui qui assume tranquillement ses crimes. Il est agaçant parce qu'on voit bien que la réponse à ces questions est en fait énoncée dès le début de notre récit : « Ce n'est pas moi, c'est la fatalité ! ».

- Il n'en reste pas moins que ce qui intéresse le lecteur attentif, ce n'est pas seulement d'être emporté dans des sentiments contraires, d'être ému par les émotions du héros ; c'est aussi de mieux comprendre ce qu'est l'âme humaine, ou en tout cas de commencer à y réfléchir. Au fond, Grioux est sympathique parce qu'on le voit se débattre avec un problème humain fondamental : comment se fait-il que nous fassions ce que nous ne voulons pas faire si nous nous en tenons à notre volonté consciente, ou en tout cas à celle que nous voulons bien nous avouer ?
- En somme, la question de la nature de la fatalité qui nous pousse hors du « droit chemin », celle que Grioux pose en choisissant l'adjectif interrogatif « quel » dans « par quelle fatalité » est une vraie question qui nous importe beaucoup. Grioux en réalité ne prétend pas qu'il s'agit de « la fatalité » comme si elle était unique, mais d'une fatalité parmi d'autres.
- Et cela nous intéresse d'autant plus que cette fatalité, il dit « *quelle* » elle est, dans la phrase qui suit. C'est « l'amour » ... comme le dirait le groupe pop *Léopold Nord et vous* en 1987. La référence pourrait paraître un peu saugrenue, mais en réalité le sourire que fait naître une telle chanson kitsch et plaisante dans son extrême légèreté est bien de la même nature que le sourire qui naît chez le lecteur lorsqu'il suit les trépidations de ce nigaud de Grioux — quand bien même ce nigaud serait-il en même temps un escroc ! On est là au cœur de ce qui fait l'intérêt du roman pour de nombreux lecteurs, comme l'exprima le fameux mot de Montesquieu en 1734 : « *Je ne suis pas étonné que ce roman, dont le héros est un fripon et l'héroïne une catin [...] plaise, parce que toutes les actions du héros [...] ont pour motif l'amour [...].* »
- En réalité, si ce roman fait du bien à nombre de lecteurs, c'est à cause de l'affirmation qui suit ici l'évocation de l'amour : il s'agirait d'une « passion innocente ». L'alliance de ces deux mots au XVIII<sup>e</sup> siècle, si elle a perdu de sa force aujourd'hui, devait être assez frappante. Les « passions » en effet, au XVII<sup>e</sup> siècle, c'était d'abord le domaine inquiétant de ce que la pensée, le jugement, la morale, la volonté ne contrôlent pas. La passion, d'une certaine façon, c'était le contraire de l'action, volontaire et réfléchie : la seconde est active ; la première est, par nature, passive. La passion, c'était ce

qu'on subit; les passions, c'étaient les *libidinēs* du latin, les forces qui entraînaient l'homme vers l'enfer plutôt que vers le paradis.

- La passion au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est celle de Phèdre pour son beau-fils Hippolyte; c'est celle, fanatique, d'Horace pour sa patrie et pour sa propre gloire, qui en fait l'assassin de sa propre sœur; c'est celle d'Harpagon pour l'argent... Autrement dit, par nature, les passions étaient coupables. Et ne voilà-t-il pas que l'Abbé Prévost fait de l'amour une « passion innocente ». Quel soulagement! Cette haute affirmation, au milieu des crimes les plus impardonnables – Grioux ira jusqu'au meurtre! – ne peut qu'apporter le plus grand réconfort aux malheureux tous, indistinctement frappés par la maladie amoureuse.
- Et cependant, le lecteur n'a-t-il pas envie de répondre à Grioux : « Eh bien oui, mon petit père, depuis le temps qu'on te le répète : l'amour n'a rien d'innocent; il est toujours le prétexte de tous les crimes! L'amour de Lady Macbeth n'est-il pas le prétexte de toutes les ignominies de son mari? N'est-ce pas l'amour qui pousse l'oncle de Hamlet à assassiner son propre frère? N'est-ce pas l'amour "pour toutes les belles" qui fait de Dom Juan un être vil et méprisant? » Mais sa fallacieuse prétention à l'innocence, alors que tout le condamne, en fait un nigaud; elle n'en fait pas un méchant : Grioux est sympathique parce qu'il est niais, parce qu'il possède le défaut fondamental des enfants, celui dont on voudrait ne jamais être débarrassé... parce que lorsque nous ne sommes plus niais, le plus souvent, nous sommes éteints.

➤ La question qui suit, « *comment s'est-il changé, pour moi, en une source de misères et de désordres?* » n'est en quelque sorte qu'une reprise de la question initiale, de façon que les deux questions synonymes encadrent la scandaleuse affirmation centrale que nous venons d'analyser.

4) Dans les trois questions qui suivent, qui constituent les phrases 3 à 5, de « Qui m'empêchait » à « instances légitimes », Grioux se reproche de n'avoir pas épousé Manon. Mais encore une fois, c'est la question centrale qui importe; en effet, quoique Grioux prétende n'avoir pas de réponse à ces questions, quoique il semble prétendre qu'il s'agit d'une incontrôlable fatalité, si nous l'écoutons attentivement, nous en connaissons la réponse. Il faut en effet bien voir ce qui se cache sous l'euphémisme « *obtenir rien de son amour* » : il s'agit bien de s'être livré aux plaisirs de la chair avec Manon. C'est parce qu'il comprend bien cela que le lecteur sourit à ce moment du récit.

➤ Or, pourquoi, à Saint-Denis, oublièrent-ils leurs « projets de mariage », pourquoi fraudèrent-ils « les droits de l'Église », pourquoi se trouvèrent-ils « époux sans y avoir fait réflexion » (§ 9)? Tout simplement parce que Manon est une belle et jeune courtisane, qui sait susciter le désir. Autrement dit, c'est le « rien » dans « obtenir rien de son amour » qui est l'amour transformé en « source de misères et de désordres », et ce *rien* c'est en réalité *la chose* : c'est la forme charnelle de l'amour. En fait, plus précisément, ce n'est pas exactement de la chose, du plaisir charnel qu'il s'agit, mais du *Désir* qui en à l'origine : celui que les Grecs appellent *Éros* et les latins *Cupidon*.

5) La très longue sixième phrase de notre extrait, de « Ah! mon père » à « vertu » constitue le sommet de la rêverie de Grioux, où il imagine son bonheur comme

dans un rêve, s'il avait eu le courage d'épouser Manon : il y apparaît comme un doux rêveur, un peu nigaud, mais sympathique...

- On peut commencer par noter qu'elle est en réalité tout ce qu'il y a de plus invraisemblable : on peine à croire que ce mariage entre un aristocrate et une catin pratiquement sortie du ruisseau eût été possible. Il n'est pas interdit de penser que l'hypothèse qui précède cette rêverie finale n'est pas par hasard au plus-que-parfait du subjonctif (« si je l'en eusse pressé »), qui marque encore plus fortement l'irréalité, voire l'impossibilité des faits évoqués.<sup>P</sup>

6) Il faut ensuite remarquer la très frappante expression la « fille charmante » que serait devenue Manon aux yeux du père de Griefx : « trop digne d'être la femme de son fils ». On est là à la limite du cocasse : qu'elle fût *charmante*, c'est une évidence ; qu'une courtisane<sup>Q</sup>, ou plus précisément, une catin sortie du peuple, fût *digne* d'entrer dans l'alliance de « l'une des meilleures maisons de P... » (I, § 5) marque surtout l'expression du délire amoureux dans lequel Griefx se trouve à ce moment du récit : comment dès lors ne pas entendre une antiphrase outrée, quand la dignité se mesure à l'aune du libertinage et de l'aptitude à aguicher ?

7) L'accumulation des cinq éléments du bonheur rêvé qui vient à la suite (1. « avec l'amour de Manon », 2. « avec l'affection de mon père », 3. « avec l'estime des honnêtes gens », 4. « avec les biens de la fortune », 5. « et la tranquillité de la vertu »), est la marque d'un art particulièrement réjouissant, dans la mesure où elle marque une double gradation, selon le point de vue qu'on adopte. Au plan de la morale, on a une sorte de gradation ascendante, des valeurs les plus charnelles aux valeurs les plus spirituelles ; au plan du désir et du rêve, les images évoquées sont en réalité de plus en plus ternes et insaisissables : de plus en plus sérieuses, donc de plus en plus ennuyeuses.

- On pourrait ici penser aux raisons qui en réalité font que la princesse de Clèves préféra le fantasque Nemours à son vertueux mari, fort bien décrites par Louise Labé dans son *Débat de Folie et d'Amour*, du côté du désir féminin : « Et quand ce viendra à faire comparaison des deux [le fou et le sage], le sage sera loué d'elles, mais le fou jouira du fruit de leurs privautés. »
- On assiste en quelque sorte ici à une reprise inversée pour ce qui est de sa progression, comme en chiasme, de la rêverie à laquelle il se livre, avant le départ pour les études de théologie à Saint-Sulpice (§25), où, partant de la tranquillité de la vertu (« Je mènerai une vie sainte et chrétienne »), il finit sur la trépidante image de Manon : « Il fallait y être avec Manon ».

---

P. . Voyez à ce sujet mon étude du subjonctif plus-que-parfait à valeur d'irréel du passé, en particulier dans la *Phèdre* de Racine (*Grammaire de la négation*, pp. 37-41).

Q. C'est-à-dire une courtisane d'extraction aristocratique comme le furent Marion Delorme ou Ninon de Lenclos. Mais il faut reconnaître que, malgré son nom roturier, Manon Lescaut peut être une demi-aristocrate comme Jeanne Poisson, la future M<sup>me</sup> de Pompadour.



## Un incroyable revirement ? (7-10)

- 1) La rêverie, certes toujours merveilleuse et paradisiaque en apparence, s'est faite ainsi en réalité plus vaporeuse et terne, de sorte qu'il est temps de s'en éveiller, et qu'on comprend que Grioux revienne brutalement à la réalité, avec les phrases 7 à 10 (de « Revers funeste » à « cette complaisance »), où le héros semble se rebeller contre l'ignoble proposition de Lescaut... pour finir par y céder. Reste maintenant à analyser la brusquerie de ce revirement.
  - Il faut d'abord remarquer le changement dans l'usage des temps verbaux entre les phrases 3 à 6, d'une part, et les phrases 7 à 10 d'autre part : Grioux ne rapporte plus des rêveries imaginaires à l'indicatif imparfait et aux présent et passé du conditionnel (« *empêchait, épousais, aimait, aurait consenti, aurait chérie, serais* »), mais revient à la réalité présente avec le indicatif présent (« *est, vient, a, est perds* ») et les temps qui lui sont liés : indicatifs futur et passé composé (« *irai, a réglé* »). Il y a là un changement important de ton dans le flux du monologue, par lequel Prévost guide le lecteur, afin qu'il accompagne Grioux dans les fluctuations des transports de son âme.
- 2) Il faut ensuite bien comprendre ce qui se passe dans l'exclamation de la phrase 7 : « Revers funeste ! ». Ce revers ne saurait concerner le rêve que Grioux vient de raconter : il ne vient pas briser ses rêves de mariage ; ils ont été brisés depuis longtemps. Le revers concerne la vie de plaisirs dans laquelle ils s'étaient installés, avec l'argent récolté à l'hôtel de Transylvanie.
  - Surtout, l'indignation apparente de la phrase 8 est en fait à double sens. D'une part, Grioux repousse avec dégoût le rôle de greluchon que lui propose Lescaut ; mais dans deux secondes, il va l'accepter, et même s'y jeter avec délectation. C'est qu'il s'agit bien d'un personnage de théâtre ou de roman que Lescaut vient proposer à Grioux, qui a une âme d'acteur — comme on en aura confirmation dans la 2<sup>e</sup> partie, avec la parodie d'*Iphigénie* qu'il jouera avec Manon (§22). C'est un acteur, et il aime à jouer les gentils comme les méchants : il éprouve le délicat plaisir aristocratique de s'encaigner, soit en frayant avec la crapule, soit, mieux encore, en se faisant crapule lui-même. En réalité, la délectation est déjà présente dans le dégoût qu'exprime ici l'adjectif « infâme ».
- 3) À cet égard, le futur qu'il utilise dans la phrase 9 (« Quoi ! J'irai partager ») est particulièrement instructif. Ce n'est en effet pas une hypothèse que formule ici Grioux : il aurait fallu dans ce cas un conditionnel. On le sent très bien dans la « traduction » que j'en ai proposée en français facile : « Quoi ! Je vais aller partager... » S'il y a ici un indicatif, c'est que la décision est déjà prise, et son indignation ne s'adresse déjà plus à Lescaut, mais à lui-même : il est en train de se regarder lui-même en train d'accepter le rôle, et s'en afflige, en est époustoufflé, et aussi, d'une certaine façon, *ravi*, au double sens du terme. Il éprouve ici, comme le lecteur, le plaisir du romanesque porté à son plus haut point.
- 4) Les points de suspension qui coupent la phrase 9 et la séparent de la phrase 10 constituent sans aucun doute la clé de voûte de notre extrait. Il faut bien sûr

d'abord comprendre ce qu'ils cachent : les merveilleux plaisirs charnels que procure la très-experte Manon. Et sous cette évocation cachée, il y a bien sûr le terrible aiguillon de l'extrême jalousie : l'aiguillon qui fait souffrir, et qui aiguillonne le désir. Grioux le reconnaîtra plusieurs au cours de son récit : il aime que les autres aiment Manon ; d'une certaine façon, il aime être jaloux, que le regard des autres sur Manon excite sa jalousie.

- Voyez en particulier comment il pense utiliser Manon pour attirer M. de T... : « *S'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs.* » (§ 91). Voyez surtout ce qu'il dit sur Manon et le jeune G... M..., au début de la 2<sup>e</sup> partie : « *Loin de lui faire un crime d'avoir plu au jeune G... M... , j'étais ravi de l'effet de ses charmes, et je m'applaudissais d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvait aimable.* » (II, § 16)
  - En somme, si ces points de suspension expriment du dégoût, c'est d'abord du dégoût de soi-même et de son propre désir interlope de partager le corps de la femme qu'il aime.
  - Il faut enfin que vous pensiez bien à ce qu'impliquent les points de suspension dans la lecture expressive : un assez long temps de silence, pendant lequel on met en suspens le récit. C'est pourquoi les savants disent alors qu'il y a une « aposiopèse » : en grec, *aposiôpân* signifie « se taire ». Or le silence, c'est loin d'être le vide de la signification : le silence parle beaucoup, et il faut ici l'interpréter. Il contient ici, comme on vient de le dire, d'une part, tout le dégoût et le désespoir qu'on vient d'analyser, sans doute doublé du plaisir de s'encanailler ; mais il faut aussi et surtout remarquer que ce silence change de couleur au milieu de l'assez long temps qu'il dure : à un moment de ce silence, d'un seul coup, Grioux prend la décision d'accepter l'indécente proposition de Lescaut. Et c'est cette bascule qu'il faut absolument entendre dans votre lecture silencieuse du texte, qu'il faut absolument jouer dans votre lecture expressive à haute voix du texte.
- 5) Reste à savoir vers quel sentiment bascule Grioux en acceptant la proposition de Lescaut : est-ce de la résignation ? est-ce le plaisir qu'on a évoqué ci-dessus ? L'amour aveugle pour Manon dans lequel il se jette à nouveau est-il triste ou joyeux ? La phrase 10 « *Mais y a-t-il à balancer [...] cette complaisance* » est à cet égard fort intéressante. *Mais notons pour commencer qu'il faut bien en comprendre le sens, soit à l'aide des notes de langue que j'ai placées ci-dessus, soit à l'aide de la traduction en français facile que vous avez à votre disposition.*
- 6) Pour commencer, l'idée exprimée par cette phrase, « Il faut obéir à Manon », est tout à fait saisissante. Elle exprime en effet l'une des composantes essentielles du désir amoureux, tel qu'il a été décrit par les humains depuis l'Antiquité, tel qu'on l'entend dans le nom français « maîtresse », ou le latin *domina* pour désigner l'amante. D'une certaine façon, dans l'amour de Grioux pour Manon, la soumission est extrêmement importante. Son désir et son plaisir sont fondamentalement liés au fait de se soumettre à sa maîtresse. On est là dans l'ambivalence classique

de l'amant qui désire et regrette en même temps se soumettre aux caprices de sa maîtresse.

- À cet égard, l'opposition (ou l'antithèse, si vous préférez le terme savant), entre le verbe « balancer » et le verbe « régler » dans « Mais y a-t-il à balancer, si c'est Manon qui l'a réglé » est tout à fait significative. Le fait d'hésiter, de balancer, de réfléchir, de, pour parler familièrement « se prendre la tête », peser le pour et le contre, l'indécision de l'intellectuel, c'est le domaine de prédilection de Grioux ; l'esprit de décision, l'autorité, l'aptitude à aller droit devant sans hésiter, le caractère résolu, mais aussi irréflecti et capricieux, c'est le domaine propre de Manon. On décèle ici ce qui fait l'attrait de Manon pour Grioux : c'est sa capacité de foncer droit devant sans réfléchir. C'est d'une certaine façon de la sottise, de la folie ; mais c'est aussi la folie sans laquelle l'amour s'éteint inéluctablement. L'image de Manon qui apparaît à l'esprit de Grioux est irrésistible parce que ses caprices sont l'élan qui lui permet de sortir de son intellectuelle indécision.

### Une incroyable joie (11-13)

1) La dernière partie de notre extrait (phrases 11 à 13, de « Monsieur Lescaut » à « votre projet ») constitue la capitulation de Grioux ; mais elle est frappante dans la mesure où notre jeune homme ne se contente pas de se rendre à l'adversaire : il se range à ses côtés avec enthousiasme, puisqu'il « rend grâces » à Lescaut, et veut « profiter de ses soins ». Cet enthousiasme pour se lancer officiellement dans la carrière de greluchon est à la fois très embarrassante et parfaitement ridicule : le lecteur hésite entre le sourire et la consternation... à moins que le plaisir de s'encanailler en imagination avec Grioux ne l'emporte !

- Notez tout de même que pour bien comprendre ces dernières phrases, il faut bien comprendre la subordonnée conjonctive « si vous avez eu dessein de me servir ». Le fait en effet que Prévost utilise ici l'indicatif passé composé plutôt que l'indicatif plus-que-parfait (« si vous aviez eu ») marque qu'il ne s'agit vraiment d'une conjonctive de condition, mais plutôt d'une conjonctive de cause, qui marque la justification, et signifie « puisque vous avez eu dessein de me servir ». Grioux ne considère plus maintenant l'idée de Lescaut comme une ignoble proposition, mais comme un service tout ce qu'il y a de plus courtois.

2) Il faut aussi, bien évidemment, remarquer le changement du type de discours entre les phrases 10 et 11 : avec l'incise, « m'écriai-je », Grioux précise qu'il parle maintenant à haute voix, et qu'il dit le résultat de ses cogitations. Il apparaît ainsi comme ayant eu une espèce de révélation qui lui a dit quoi décider... cette révélation, nous l'avons vu, est sans doute quelque chose comme l'image aphrodisiaque de Manon qui s'est imposée à son imagination.

3) Ce fantôme de Manon — à proprement parler, le phantasme<sup>R</sup> de Manon — permettrait en outre de mieux comprendre l'assez énigmatique complément au

---

R. Le nom français « phantasme » est la transcription du nom grec φάντασμα, *phantasma*, « ce qui apparaît à l'imagination ».

gérondif « *en fermant les yeux pour écarter de si chagrinantes réflexions* ». En effet on aurait pu penser que c'était dans ses rêveries qu'il avait les yeux fermés, et que pour s'adresser à Lescaut en s'écriant, il les aurait ouverts. *A priori*, pour écarter des réflexions qui envahissent notre esprit, il faut cesser de s'enfermer en soi-même, et ouvrir les yeux pour se confronter à la réalité qui nous environne. Si l'on ferme les yeux, c'est pour se proposer une image propre à chasser ces réflexions, à les remplacer. Or *cette image qui toujours près de lui passe*, pour paraphraser Apollinaire<sup>S</sup>, quelle est-elle sinon celle de Manon ?

## CONCLUSION

Le récit que mène ici l'Abbé Prévost des transports inouïs de l'âme d'un amoureux fanatique comme Grioux n'est pas seulement ici une source de plaisir romanesque, parce qu'on aime à suivre les tribulations du héros ; c'est aussi l'occasion une merveilleuse occasion d'explorer les méandres du sentiment amoureux : délirant, parce que la raison a toutes les peines du monde d'y maîtriser la force de l'imagination.

---

S. Apollinaire, *Alcools*, « Zone » : « C'est toujours près de toi cette image qui passe / L'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse ». Certes, pour Grioux, on remplacerait bien l'insomnie et l'angoisse par le stupre et le lucre ! Mais il s'agit bien dans les deux cas d'une obsession amoureuse qui à fort à voir avec les images.

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i> .....	1
(Type) et situation du texte.....	1
Version longue.....	1
Version courte.....	2
(Assez obligatoire) Thème & idée générale du texte.....	2
(Assez obligatoire) : Tonalité, çàd problématisation.....	2
<i>Lecture expressive</i> .....	3
<i>Développement</i> .....	4
Plan du texte et commentaire de ce plan.....	4
Une touchante et ridicule rêverie (1-6).....	5
Un incroyable revirement ? (7-10).....	8
Une incroyable joie (11-13).....	11